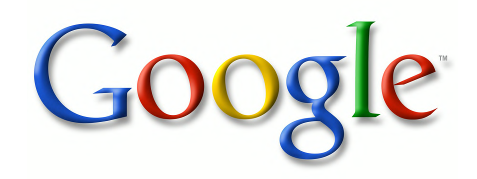
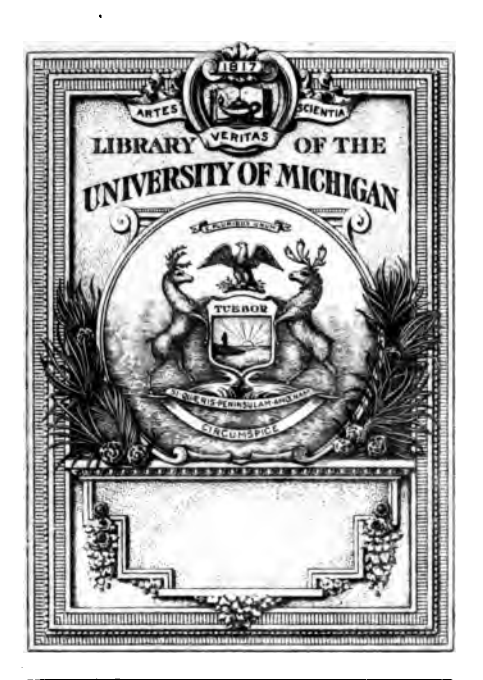

Google


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LE MONT-ALPHÉA,

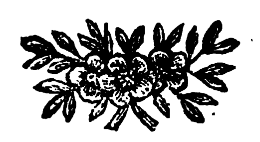
OPÉRA

EN TROIS ACTES.

PAROLES DE LEBRUN-TOSSA,

Musique DE FOIGNET.

REPRÉSENTÉ sur le Théâtre de *Montansier*, le 6 Décembre 1792 (*vieux style*), l'an 1er de la République Française.



A PARIS.

Chez la Citoyenne TOUBON, Libraire, sous les Galeries du Théâtre de la République, à côté du passage vîtré.

1796.

PERSONNAGES.	ARTISTES.
Mr. VALCOUR, *jeune Officier français*.	Citoyen Lebrun.
FRONTIN, *son Valet*,	Citoyen Micalef.
ZULIME, *jeune Jatabite*.	Citoyenne Sara.
DELY, *père de Zulime*.	Citoyen Amiel.
SIGONIA, *vieille Fille*,	Citoyenne Berger.
IBRAHIM, *jeune Persan*,	*Cit.*
LE CHEF DES *MOLAS*, OU *MOLACS*,	*Citoyen*
MATHAN, *Molacs*	*Cit.*
AZAEL, *Molacs*	*Cit.*
MAMMUD, *Molacs*	*Cit.*

Un Officier et des Soldats Français.

La Scène est en Perse, près du Cap de Jasque.

UN MOT.

Le succès du *Mont-Alphéa* tient, principalement, au rôle de *Sigonia;* mais, pour qu'il soit bien rempli, il ne faut point qu'elle soit trop jeune ou cherche à se rajeunir, quand c'est le contraste de son *impatience* et de sa vétusté, qui doit produire un effet dramatique. J'avoue, de bien bon cœur, toute l'obligation que j'ai aux citoyennes *Berger* et *Barroyer*, qui ont, les premières joué ce personnage : le Public chérit ces deux actrices et les classe, avec raison, dans le petit nombre de celles qui sont, comme *Contat*, *Gonthier*, *Schreuser* et *Carline*, formées à l'école d'un grand maître, *la Nature*. Quelques personnes reprochent au *Mont-Alphéa* d'être trop graveleux, je ne crois pas que le sujet le soit beaucoup plus que le *Droit du Seigneur*, le *Mariage de Figaro* et une foule d'autres pièces qui se jouent tous les jours, reste à examiner si ma manière de l'exécuter outrage, en effet, la décence ; or, je défie qu'on me cite une scène, une situation dont la pudeur ait lieu de s'allarmer. Quant au dialogue, il peut bien lui arriver de

subir des variantes dans la bouche des acteurs, ou par défaut de mémoire, ou par excès de gaîté ; aussi je ne réponds que des paroles que je fais imprimer. Qu'il me soit permis, maintenant, de terminer par une réflexion générale mais vraie ; c'est qu'il en est de l'hypocrite de mœurs, comme de l'hypocrite de religion ; ils crient l'un et l'autre au scandale, au cynisme, là où l'homme décent et vertueux se permet de sourire. Ce n'est que le suffrage de celui-ci, que doit ambitionner l'écrivain philosophe, et se consoler, s'il l'obtient, de l'injustice des *Tartuffes* et des *Midas*, très-nombreux à la vérité ; car ils forment, à eux tous, plus des trois quarts du genre humain. Ce qui m'a toujours fait penser, en dépit de l'adage contraire, que les gens d'esprit sont, ici bas, pour les plaisirs des sots.



LE MONT-ALPHÉA,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Rivage, au fond, la Mer, dans le calme.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALCOUR, FRONTIN.

FRONTIN, (*il arrive un instant après son maître.*)

J'AI fait cacher notre barque, derrière les rochers qui bordent ce rivage, les matelots seront prêts à reparaître au premier signal.

VALCOUR.

Je n'apperçois point Zulime.... Serait-elle déjà partie pour le Mont-Alphéa?

FRONTIN.

La porte de sa cabanne me parait entr'ouverte.....

Mais, mon cher maître, comment osez-vous revenir ici ? Si l'on nous apperçoit, tous les habitans du canton vont tomber sur nous.

VALCOUR.

Ne crains rien.

FRONTIN.

Depuis plus d'une semaine que le calme retient notre vaisseau, dans ces parages, vous n'avez pas manqué, un seul jour, de venir à terre, pour voir l'intéressante Zulime, cette jolie persanne dont vous êtes amoureux fou; elle vous recevait avec plaisir; son bon homme de père souffrait vos visites, et puis, tout-à-coup, vous allez leur rompre en visière, vous maudissez le prophête *Jatab*, en leur présence même, et le traitez d'imposteur !

VALCOUR.

J'apprends que Zulime doit se rendre, aujourd'hui même, au temple du prophête, pouvais-je n'être pas allarmé ?

FRONTIN.

Il fallait se contraindre.

VALCOUR.

Tu ne sçais donc pas, malheureux, quel est l'usage absurde des habitans de ce canton ? tu ne sçais pas pourquoi les femmes vont sur ce *Mont-Alphéa* !

FRONTIN.

Je le devine de reste.

VALCOUR.

Eh bien, réponds, si c'était ta maîtresse, la verrais-tu partir avec indifférence ?

FRONTIN.

Sarpejeu ! je brûlerais plutôt le temple, les prêtres, le prophête et Mahomet lui-même. Il faut convenir que les hommes, dans ce pays-ci, sont de grands imbecilles. Passe encore d'envoyer au *Mont-Alphéa*.... et d'y laisser sa femme, quand elle est, par trop pigrièche ; mais, une aimable jouvencelle qui compte, à peine quinze printems, la mettre, comme on dit, à la gueule du loup et souffrir, patiemment, qu'il la croque, à votre barbe ! c'est le comble de l'extravagance.

VALCOUR.

Ne me blâme donc point de n'avoir pu contenir mon indignation ; au reste, je saurai réparer le tort que je me suis fait dans l'esprit de Zulime et de son père. Hâtons-nous d'accomplir mon projet.

FRONTIN.

Hâtez-vous de me le communiquer.

VALCOUR.

Je me fais musulman et prêtre de Jatab.

FRONTIN.

Y pensez-vous ?

VALCOUR.

La loi de Jatab veut que ce soit le novice arrivé le dernier au couvent des Molacs, qui conduise les jeunes filles au sommet de l'Alphéa.

FRONTIN.

Le novice arrivé le dernier ! ... Ah ! j'entends... ce sont les profits du noviciat.

VALCOUR.

En commençant aujourd'hui le mien, il est évident que la belle Zulime....

FRONTIN.

Le projet est divin..... il n'a qu'un inconvénient.

VALCOUR.

Lequel?

FRONTIN.

D'être impraticable.

VALCOUR.

Pourquoi donc?

FRONTIN.

Pour deux mille raisons; une entr'autres, terrible.

VALCOUR.

Laquelle?

FRONTIN.

Comment, laquelle! vous ne devinez pas?

VALCOUR.

Non, d'honneur.

FRONTIN.

Vous croyez qu'on se fait turc, impunément! ne savez-vous pas que les enfans de Mahomet sont, comme les enfans de Moyse, soumis à une certaine formalité....?

De grace, un mot, un seul mot, s'il vous plaît...
Ignorez-vous que le grand Mahomet
A ses enfans prescrit, comme Moyse,
Certain devoir qui m'épouvanterait?
Je vous le dis, avec franchise,
Garder son bien, c'est ma devise;
Et je répondrais, moi...

VALCOUR.

Et tu repondrais... quoi?

FRONTIN.

A celui qui voudrait me soumettre à la loi.

Avec l'air connu.

Sur cette machine ronde,
Le ciel fait bien ce qu'il fait;
Ne tourmentez pas le monde.
Laissez chacun comme il est.

VALCOUR.

Fort bien, fort bien, je suis au fait,
Mais, d'accomplir la loi de Mahomet,
Jamais Valcour ne fera la sottise,
Sur ce point là ne sois point inquiet.

Ensemble.

VALCOUR.	FRONTIN.
Va, si l'amour me seconde,	Sur cette machine ronde,
Mon bonheur sera parfait;	Le ciel fait bien ce qu'il fait;
J'aime aussi qu'en ce bas monde	Ne tourmentez pas le monde,
Chacun reste comme il est.	Laissez chacun comme il est.

FRONTIN.

Dieu veuille que vous vous en tiriez aussi heureusement que vous l'imaginez; mais, il est impossible que ces Molacs ne s'apperçoivent bientôt que vous n'êtes ni turc, ni persan, ni arabe.

VALCOUR.

J'ai tout prévu: écoute, tu as, comme moi, oui-dire au père de Zulime, à Dely, qu'il attendait des

environs d'Ormus un jeune persan de sa connaissance...

FRONTIN.

Eh bien?

VALCOUR.

Ce jeune persan? qui se nomme Ibrahïm, vient pour être admis au noviciat des Molacs. je me présenterai, commc étant moi-même cet Ibrahïm.

FRONTIN.

Quelle folie! et s'il arrivait au temple, tandis que vous y seriez encore!

VALCOUR.

On ne l'attend au couvent que dans huit ou dix jours, j'en serai sorti avant son arrivée. Commençons par tromper Dely et sa fille : je vais prendre un ton bien hypocrite, bien repentant, ils attribueront au grand pouvoir du prophête ma conversion subite.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur, j'apperçois Zulime.... Elle vient de ce côté.

VALCOUR.

Quelle est intéressante! sa fraîcheur embellit sa parure.

FRONTIN.

Elle porte ses regards vers notre vaisseau, je parierais bien que c'est vous qu'ils y cherchent.

VALCOUR.

Tenons-nous un moment à l'écart; elle se croit seule et quelques mots, peut-être, trahiront son secret.

(*Ils se cachent et reparaissent de tems en tems.*)

SCÈNE II.

Les Mêmes, ZULIME.

ZULIME.

SON vaisseau est encore là-bas ; mais, au premier vent, il va mettre à la voile... ? Il ne reviendra plus... Il oubliera Zulime.... Que m'importe? C'est un impie, un malheureux qui a osé maudire le prophête.... Allons, ne songeons plus qu'à l'honneur d'être, bientôt, admise au temple de Jatab. Mais d'où vient que personne ne veut me dire ce qu'on va faire dans ce temple ?... J'interroge mon père, il ne me répond rien ; je questionne notre voisine, la vieille Sigonia, elle soupire et me répond par un hélas.... Ils l'ont, toujours, refusée, cette pauvre Sigonia.... Elle va se présenter, encore aujourd'hui, Dieu veuille qu'elle soit plus heureuse ! (*Aprés un instant de réflexion.*) quel dommage que ce jeune français soit un impie ! il est bien intéressant !... ah ! mon Dieu, voilà-t-il pas que je pense encore à lui ! j'ai beau vouloir m'occuper d'autre chose... c'est lui, toujours lui.

Un songe heureux, à mon ame attendrie,
Offre la nuit son image chérie.
Il est là.... je crois qu'il me dit,
Belle Zulime, je t'adore....
J'écoute, il me le dit encore,
Voilà que mon cœur s'attendrit,
Je suis contente, il me dit qu'il m'adore ;

Hélas ! ce songe si charmant,
Je le rappelle vainement.
Que ne peut-on, au gré de son envie,
Quand on est heureuse, en rêvant,
Rêver toute sa vie.
Ses yeux, sa voix, tout me dit je vous aime,
Ce que j'éprouve est le bonheur suprême;
Mais, au reveil, ce bonheur fuit,
Je reste seule avec moi-même..
Hélas ! ce songe si charmant, etc.

VALCOUR.

Je suis au comble du bonheur, viens, approchons.

ZULIME (*se retournant.*)

Vous, dans ces lieux, audacieux étranger ! ... il ne m'est plus permis de vous parler, fuyez.

VALCOUR.

Daignez m'entendre.

ZULIME.

Les habitans du voisinage vont se réunir, pour m'accompagner au temple : tremblez, s'ils sont instruits de votre impiété !

VALCOUR.

Puisse le grand Jatab recevoir le sacrifice de ma vie, en expiation de mon crime.

ZULIME.

Quel langage !

VALCOUR.

Il est sincère.

FRONTIN.

Je vous le garantis.

VALCOUR.

J'abjure, je maudis mon erreur.

FRONTIN.

Le pauvre garçon a passé toute la nuit en prières, s'arrachant les cheveux, se frappant la poitrine.

ZULIME.

Je reste confondue.

FRONTIN.

Sa conversion est un miracle du prophête.

VALCOUR.

Je cours trouver ses vertueux ministres, et si j'obtiens la faveur d'être admis parmi eux, j'expierai ma faute par une vie entière de pénitence et de larmes.

ZULIME.

Quel heureux changement ! combien mon père en sera satisfait !

VALCOUR.

Ah ! que ne peut-il lire dans le fond de mon cœur !

FRONTIN (*à part.*)

Dieu nous en préserve.

ZULIME.

Attends-moi, Valcour, attends-moi, je reviens, dans l'instant, avec mon père. (*Valcour l'accompagne quelque pas.*)

SCÈNE III.

VALCOUR, FRONTIN.

FRONTIN.

LA bonne pâte de fille ! quelle aimable simplicité ! il serait vraiment dommage que ce fussent ces coquins de moines qui lui donnassent de l'esprit ; mais, vous, Monsieur, si vous avez le bonheur de commencer son éducation, votre projet est-il ensuite de la planter là ?

VALCOUR.

Moi, l'abandonner ! jamais.

FRONTIN.

A la bonne heure. Vous n'avez que de bonnes intentions, le ciel protégera votre entreprise.

VALCOUR.

Tu devrais, Frontin, suivre mon exemple, te faire, comme moi, Jatabite, pour deux ou trois jours

FRONTIN.

Je vous suis infiniment obligé.

VALCOUR.

Penses donc que tu serais là dans le séjour des Houris.

FRONTIN.

Les plaisirs dangereux ne m'ont jamais tenté. J'ai ma femme, en France, qui m'attend.... ou qui ne m'attend pas ; mais, n'importe, je ne veux pas la

tromper ; et si vous comptiez vous-même sans votre hôte, si au lieu de Zulime, il allait vous tomber, en partage, une vierge de cinquante ans, ridée, les cheveux gris, prunelle éraillée, courbée sur sa béquille et se traînant à peine.... vous auriez bonne grace avec vos Houris.

VALCOUR.

On vient, c'est Zulime et son père..... vîte en prière, la face tournée vers l'orient, sur-tout imite-moi.

FRONTIN.

Soyez tranquille.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, DÉLY, ZULIME.

VALCOUR, *après plusieurs salamalecs, que son valet imite.*

Des loix de Mahomet, interprête fidèle,

FRONTIN.

Fidèle.

VALCOUR.

Je reconnais, j'abjure mon erreur.

FRONTIN (*à part.*)

Est-il un plus hardi menteur ?

VALCOUR.

Un instant égara ma bouche criminelle.

FRONTIN.

Criminelle.

VALCOUR.

Mais le blasphême était loin de mon cœur
Sois attendri de ma douleur sincère.

FRONTIN (*à part.*)

Je vois pleurer le bon homme de père.

VALCOUR.

Si tu punis, punis-moi comme un père.
A ton culte sacré, par un vœu solemnel,
Souffre, ô Jatab, que j'enchaîne ma vie.

Ensemble.

ZULIME.

Ah! combien j'ai l'ame ravie
Que ton courroux ne soit pas éternel.

FRONTIN.

Comme Dieu change au gré de son envie,
Le cœur le plus criminel!

DÉLY.

Le plus grand des forfaits le répentir l'expie,
Que ton courroux ne soit pas éternel.

VALCOUR.

Que ton courroux ne soit pas éternel.

DELY. (*Il releve Valcour qui est à genoux.*)

Viens, mon ami, viens, que je te presse contre mon sein.

VALCOUR.

Le prophête daignera-t-il me recevoir, au nombre de ses enfans?

DELY.

Le ciel ne veut que le repentir du coupable.

VALCOUR.

Vous me rendez l'espérance.

FRONTIN.

FRONTIN (*à part.*)

A cet air tartuffe, on le dirait moine de père en fils, depuis dix générations.

DELY.

Je te présenterai moi-même au chef des Molacs.

FRONTIN (*à part.*)

Ce n'est pas là notre compte.

DELY.

Je te promets qu'il aura quelque égard à ma recommandation. J'ai bien obtenu qu'on recevrait, dans quelques jours, le jeune Ibrahïm, le fils d'un de mes anciens amis.

VALCOUR.

Vous me pénétrez de reconnaissance; mais je ne dois point accepter vos offres.

DELY.

Pourquoi donc?

VALCOUR.

Me connaissez-vous bien? savez-vous si ce n'est pas un vain caprice, l'amour du changement, quelque motif humain qui me détermine?

DELY.

Je lis, bon jeune homme, dans le fond de ton cœur, j'y vois empreint le doigt puissant de la Divinité.

FRONTIN (*à part.*)

L'habile homme! comme il devine!

DELY.

Si, cependant, tu me refuses la satisfaction de te

présenter moi-même aux Molacs, je n'insisterai pas davantage, je te promets même de ne parler à aucun d'eux de quelques jours.

VALCOUR.

Oui, je craindrais que votre obligeante amitié ne les prévînt en ma faveur.

DELY.

Que de délicatesse! il m'attendrit jusqu'aux larmes.

FRONTIN.

Voilà que je pleure aussi, moi. (*Il s'essuie les yeux.*)

VALCOUR.

J'ai encore une grace à vous demander.... Il me faut un habit de persan.

DELY.

Oui, parbleu, sans cela tu ne pourrais pas entrer au temple; viens, viens avec moi, je vais t'en donner un. Toi, ma fille, attends-nous là, les habitans du voisinage ne tarderont pas à se réunir, pour t'accompagner; nous partirons tous ensemble.

SCÈNE V.

ZULIME.

LE voilà donc converti, ce pauvre Valcour! oh! comme j'en suis aise! je le disais bien, moi, qu'il n'était pas méchant..... Ah! je puis maintenant penser à lui tant que je voudrai; je n'ai pas peur d'offenser le prophête.

Je puis enfin, mon cher Valcour,
Penser à toi la nuit, le jour,
Sans offenser le saint prophête !
Souvent tu me parlas d'amour,
Et ma bouche resta muette;
Mais, si je puis savoir, un jour,
Comment on répond à l'amour,
Sois-en bien sûr, Zulime est prête
A payer ton cœur de retour.

J'entends du bruit... on approche..... ce sont ces bons voisins qui viennent me chercher.... Comme ils sont complaisans !

SCÈNE VI.

ZULIME, CHŒUR DE PERSANS ET DE PERSANES.

CHŒUR.

Tu vois, jeune et belle Zulime,
Combien chacun t'aime et t'estime,
Au temple on veut suivre tes pas !

ZULIME.

Mes bons amis, de votre estime,
De votre amour, que je fais cas !
Mon pauvre cœur n'y suffit pas.

CHŒUR.

Jeune beauté, puissiez-vous être
Long-tems l'honneur de ces climats.

SCÈNE VII.

Les-Mêmes, DELY, VALCOUR.

(*Dely embrasse ses amis et leur temoigne sa reconnaissance*)

UN PERSAN, (*considérant Valcour.*)

MAIS, quel est ce jeune homme ?

VALCOUR, (*bas à Dely.*)

Il ne faut rien leur dire.

LE CHŒUR.

Peut-on savoir son nom ?

DELY.

Non, non.

LE CHŒUR.

Pourquoi non ? pourquoi non ?

DÉLY.

Je le connais, cela doit vous suffire.

LE CHŒUR.

Mais, enfin ? mais enfin ?

DELY.

Partons, partons, mettons-nous en chemin.

TOUS.

Partons, partons, mettons-nous en chemin.

ACTE II.

Le Théâtre représente le Vestibule d'un Temple.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND MOLAC, MATHAN.

Le Grand MOLAC.

D'OU vient que Dely ne m'a pas présenté lui-même ce jeune Ibrahïm, pour lequel il s'était vivement intéressé ? Au reste, ce novice me parait docile et d'une ferveur exemplaire : c'est une excellente acquisition.

MATHAN.

Vous allez l'admettre ce soir même ?

Le Grand MOLAC.

Ce n'était pas d'abord mon intention, parce que mon tour de grand fonctionnaire recommence demain.

MATHAN.

Vous avez raison, s'il n'y a point de novice reçu, vous profitez seul du droit d'aubaine.

Le Grand MOLAC.

Tout juste.

MATHAN.

Vous avez donc quelque vue ?

Le Grand MOLAC.

Comment, tu ne sçais pas que Zulime vient de nous être amenée ?

MATHAN.

Zulime ! la fille du bon homme Dely ?

Le Grand MOLAC.

Elle-même.

MATHAN.

O triple Mahomet ! la plus jolie des Houris du canton ?... et ce n'est pas moi qui suis de semaine ! Mais, grand Molac, nous sommes amis.... on peut s'arranger.

Le Grand MOLAC.

Nous verrons, nous verrons.

MATHAN.

Mais, si vous consentez à recevoir, ce soir même, Ibrahïm parmi nous, c'est lui qui, d'après nos loix, se trouvant le dernier venu, doit conduire Zulime à l'Alphéa

Le Grand MOLAC

Oui ; mais, quand deux jatabites sont arrivées ici, le même jour, tu sçais bien qu'il n'y en a qu'une qui appartienne à ce dernier venu.

MATHAN.

Quelle est donc l'autre victime qui s'est présentée aujourd'hui ?

Le Grand MOLAC.

Sigonia, cette vieille fille que nous avions toujours refusée.

MATHAN.

Miséricorde ! et vous l'avez admise ?

Le Grand MOLAC.

Ibrahîm la conduira, ce soir même; et demain, après le lever du soleil, je conduirai Zulime.

MATHAN.

Que vous a fait ce pauvre Ibrahîm, pour lui jouer un aussi vilain tour ?

Le Grand MOLAC.

C'est son affaire. Je craignais, en refusant constamment cette Sigonia, de compromettre notre sainte et agréable institution. L'hypocrisie, Mathan, l'hypocrisie, voilà le seul moyen de nous conserver la confiance des fidèles. Il faut, à propos, nous décider enfin à mettre en liberté la jeune Doula et ses compagnes; voilà plus d'un mois que nous les retenons contre la défense formelle de la loi, qui ne veut pas qu'on les garde, ici, plus de trois jours.

MATHAN.

Je crois qu'il n'y a plus aucun de nous qui s'oppose à leur départ. Je dois vous apprendre, à ce sujet, que Mammud et Cador se sont vivement querellés. Mammud blâmait votre conduite, la trouvait injuste, scandaleuse ; Cador vous défendait avec chaleur.

SCÈNE II.

Les Mêmes, VALCOUR.

Il est entré pendant le couplet précédent.

Le Grand MOLAC.

QU'ON mette, sur le champ, ce Mammud à l'*in-pace.*

VALCOUR, (*au fond du théâtre.*)

A l'*in-pace !* grands dieux !

Le Grand MOLAC.

Et qu'on lui fasse observer une diète rigoureuse, jusqu'à nouvel ordre ; va tout préparer ensuite, pour la réception d'Ibrahïm

MATHAN, (*en s'en allant.*)

Je pourrai donc, enfin, me venger de Mammud.... Grand Molac, voilà Ibrahïm.

SCÈNE III.

LE GRAND MOLAC, VALCOUR.

Le Grand MOLAC.

APPROCHEZ, jeune Ibrahïm, je me suis décidé à vous admettre ce soir même.

VALCOUR.

Je venais vous en supplier... croyez que ma reconnaissance.....

Le Grand MOLAC.

Promettez-vous de ne jamais devoiler nos mystères, de garder un secret impénétrable sur tout ce que vous aurez vu dans l'intérieur de la maison ?

VALCOUR.

Je le dois.

Le Grand MOLAC, (*à part.*)

Il ne serait pas de notre intérêt que tout le monde en fût instruit. (*Haut.*) Promettez-vous d'aimer, de chérir tous vos frères ?

VALCOUR.

Je le promets.

Le Grand MOLAC.

Puisque faillir est un destin commun
Envers autrui ne soyons point sévères :
De la haine etouffons le murmure importun,
Et disons-nous, tous les hommes sont frères.

VALCOUR.

A cette loi, j'obéirai sans peine;
Mon cœur est fait pour l'amitié.

Le Grand MOLAC

Tu n'as donc point l'ame hautaine?

VALCOUR.

Toujours l'orgueil me fit pitié.

Le Grand MOLAC.

Si tu recevais une offense
De ton frère, de ton ami?

VALCOUR.

Et qui de nous est accompli?
Chacun a besoin d'indulgence.

Ensemble.

Le Grand MOLAC.	VALCOUR.
Puisque faillir est un destin, etc.	Puisque faillir, est un destin, etc.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MATHAN.

MATHAN.

UN jeune homme, qui dit s'appeller Ibrahïm, et vous être recommandé par Dely, demande à vous parler.

VALCOUR, (*à part.*)

O ciel!

Le Grand MOLAC.

Ibrahïm, dites-vous! qu'il entre.

VALCOUR, (*à part.*)

Payons d'effronterie.

SCÈNE V.

Les Mêmes, IBRAHIM.

IBRAHIM.

RESPECTABLE ministre de Jatab, colonne de son temple, flambeau du livre saint, puisse le nombre de vos années surpasser celui des cèdres du Liban; que jamais la tempête ....

Le Grand MOLAC.

Au fait, au fait, qui êtes-vous?

IBRAHIM.

Je suis Ibrahïm des environs d'Ormus, pour qui

Dely a sollicite l'honneur d'être admis parmi vous.

VALCOUR.

Quelle imposture !

MATHAN.

Que signifie ceci ?

Le Grand MOLAC.

Vous vous nommez Ibrahïm ?

VALCOUR.

C'est moi seul qui suis Ibrahïm, fils d'Azemire et d'Izacar.

IBRAHIM.

Je me nomme Ibrahïm, fils d'Azemire et d'Izacar.

IBRAHIM.

Qu'osez-vous dire ?

Le Grand MOLAC.

Expliquons-nous, je vous prie, vous êtes tous les deux des environs d'Ormus ?

VALCOUR ET IBRAHIM.

J'en suis,

Le Grand MOLAC, (*à Ibrahïm.*)

Avez-vous un frère ?

IBRAHIM.

Je suis fils unique.

VALCOUR.

Et moi aussi.

Le Grand MOLAC.

Dely vous connaît-il personnellement ?

IBRAHIM.

Il m'a vu, plusieurs fois, chez mon père.

VALCOUR.

Il m'a vu, mille fois, chez le mien.

Le Grand MOLAC.

Mais comment se fait-il ?

IBRAHIM.

Je vous proteste, Grand Molac, que je suis véritablement....

VALCOUR, (*à part.*)

Frappons un coup de maître..... Mais, si j'allais exposer les jours de ce persan : oh ! alors, je ne balancerais pas à me faire connaître. (Il conduit les deux Molacs à l'écart.) J'ai appris ce matin de Dely qu'un jeune français, dont le vaisseau est retenu par le calme, non loin de ce rivage, était venu, plusieurs fois, voir sa fille ; il aura sçu qu'elle devait se rendre au temple, je parie que c'est cet homme-là, et qu'il s'est introduit, ici, dans quelque vue criminelle.

Les Deux MOLACS.

O ciel !

VALCOUR.

On lui aura dit que vous deviez m'admettre parmi vous, il a pris mon costume et mon nom.

Le Grand MOLAC.

Malheureux ! explique-toi : qui es-tu ?

IBRAHIM.

Je vous l'ai déjà dit.

Le Grand MOLAC.

Maudit infidèle! tu n'échapperas pas à ma vengeance! parle, confesse ton crime.

IBRAHIM.

Mon crime?

SCÈNE VI.

Les Mêmes, AZAEL *et Deux ou Trois* MOLACS.

AZAEL.

Un officier et quelques soldats français viennent de se présenter au passage du pont-levis, qui, heureusement ne s'est pas trouvé baissé. Ces étrangers demandent un des leurs, qui, disent-ils, est parmi nous et qu'on nomme Valcour.

VALCOUR, (*vivement.*)

Vous l'entendez? que vous avais-je dit?

Le Grand MOLAC.

C'est toi, perfide, qu'on réclame:
Oui, c'est toi, Valcour est ton nom.

IBRAHIM.

Je vous proteste sur mon âme,
Ah! je vous proteste que non.

TOUS.

Oui, c'est lui: Valcour est son nom.

Le Grand MOLAC.

Nous saurons punir ton audace.

IBRAHIM.

Daignez m'entendre.....

TOUS.

Non, non, non.

Il ne mérite point de grace.

Le Grand MOLAC.

Il a formé quelque complot.

IBRAHIM.

Je n'ai point formé de complot.

Le Grand MOLAC.

Qu'on le jette dans un cachot.

IBRAHIM.

O ciel! quelle horrible disgrace!

TOUS.

Nous saurons punir ton audace. (*On l'entraîne.*)

SCÈNE VII.

VALCOUR, LE GRAND MOLAC.

Le Grand MOLAC.

IL a souillé de sa présence cette enceinte sacrée, il mourra.

VALCOUR, (*à part.*)

Je me devouerais plutôt moi-même à la mort.

Le Grand MOLAC.

Cher Ibrahim, quel service important vous venez de nous rendre?

VALCOUR.

Ne m'en ayez aucune obligation.

Le Grand MOLAC.

Vil profane! il s'attendait à conduire Zulime à l'Alphéa.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MATHAN, AZAEL.

MATHAN.

NOUS l'avons renfermé dans le cachot le plus profond; il a toujours l'impudence de soutenir qu'il se nomme Ibrahïm.

Le Grand MOLAC.

Azaël, allez dire à ses amis qu'ils cessent de le demander, ils ne le reverront plus; et vous, Mathan, amenez, dans ce vestibule, celle qui doit être ce soir présentée au temple.

VALCOUR, (*à part.*)

Ce soir même, Zulime.

SCÈNE IX.

VALCOUR, LE GRAND MOLAC.

Le Grand MOLAC.

NOUS n'avons rien à craindre de ces européens, au moindre signal d'allarme, tous les habitans de la

contrée voleraient à notre secours ; soyons sans inquiétude et paraissons au temple.

VALCOUR, (*en suivant le Grand Molas.*)

Zulime approche, je l'apperçois.... Dieu ! quelle émotion j'éprouve.

SCENE X.

SIGONIA, MATHAN.

MATHAN, (*d'un ton moqueur.*)

RESTEZ dans ce vestibule, intéressante Sigonia, je vais rejoindre au temple les ministres du prophête : celui qui est chargé de vous conduire, ne tardera pas à paraître. (*Ils se saluent.*) O l'aimable fille ! heureux Ibrahim !

SCENE XI.

Le jour baisse dant cette Scène, pour avoir la nuit au retour de Valcour.

SIGONIA. (*Elle ôte son voile.*)

ENFIN, il ne m'est plus permis d'en douter, je vais être admise, je vais goûter le suprême bonheur !

Est-il bien possible ?
Quoi le ciel sensible
A mes longs tourmens,
Permet qu'ils finissent
Et qu'à cinquante ans
Mes vœux s'accomplissent ?

Désormais

Désormais on me respectera,
Et dans le voisinage
Chacun, chacun dira :
Sigonia ! Sigonia !

Eh bien, qu'a-t-elle fait de si merveilleux cette Sigonia ? voyons. Ce qu'elle a fait ? ce qu'elle a fait ?

Elle a fait le voyage,
Le saint pélérinage
Sur le Mont-Alphéa.

Peste ! elle a fait le voyage ? oui, sans doute : et pourquoi, s'il vous plaît, ne l'aurais-je pas fait ? .. Oh ! que, oui, je l'ai fait.... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je ne me sens pas d'aise ! (*Elle reprend son air.*) Mais, d'où vient qu'ici toutes les femmes ne me paraissent pas également contentes ? La jeune Doula a traité devant moi le grand Molac de vil hypocrite. J'en ai marqué ma surprise : que n'avez-vous, m'a-t-elle répondu, mes funestes attraits ! vous apprendriez à vos dépens.... Eh bien, eh bien, qu'apprendrais-je ?.... Vous êtes trop heureuse d'être vieille et laide.... Vieille et laide ! impertinente.... On vient, remettons ce voile.

SCÈNE III.

SIGONIA, VALCOUR, LE GRAND MOLAC.

TRIO.

Le Grand MOLAC.

APPROCHEZ, la voici:

SIGONIA. (*Elle le lorgne à travers son voile.*)

O qu'il est beau ! qu'il est aimable !

VALCOUR.

Mon cœur est saisi
D'un trouble inconcevable.

Le Grand MOLAC.

Avancez, allons donc, soyez plus courageux.

SIGONIA.

Il baisse les yeux,
Je suis la première
Que l'on adresse à ce bon frère.

VALCOUR, (*s'avançant un peu.*)

Jeune et jolie, intéressante....

SIGONIA.

Je suis votre servante.
(*A part.*) Quand il me verra, j'ai grand peur
Qu'il ne soit plus mon serviteur.

VALCOUR.

Ah! j'ai grand peur
De n'être pas son serviteur.

Le Grand MOLAC.

Ah! j'ai grand peur
Qu'il ne soit pas son serviteur.

SCÈNE XIII.

SIGONIA, VALCOUR.

VALCOUR.

O vous qui regnez sur mon cœur,
Ne dérobez pas à ma vue,
Vos traits divins, vos célestes appas.

SIGONIA.

Mon Dieu! mon Dieu! quel embarras!

VALCOUR, (*à part.*)

Que j'aime à voir sa pudeur ingénue !
Que j'aime à voir ce timide embarras !
Vous voyez à vos pieds le plus fidèle amant :
Vous détournez les yeux ? vous suis-je indifférent ?

SIGONIA.

Non, non.

VALCOUR.

Dites que vous m'aimez aussi.

SIGONIA.

Oui ; oui. (*Elle ôte son voile.*)

VALCOUR, (*reculant de frayeur.*)

O ciel ! elle est épouvantable.

SIGONIA.

Je ne vous parais point aimable ;
Mais on s'accoutume à mes traits.

VALCOUR.

Jamais, jamais,
Elle a plus de la soixantaine.

SIGONIA.

Non, non, non : la cinquantaine.

VALCOUR.

Teint livide.....

SIGONIA.

Blond ? s'il vous plaît.

VALCOUR.

Mais comment s'est-il fait ?....

SIGONIA.

Viens, mon bon ami, je suis bonne personne. (*Elle le suit.*)

VALCOUR.

Ote-t-oi de mes yeux, je crois voir Tisyphone.

Ensemble.

SIGONIA.	VALCOUR.
De tes propos injurieux	L'enfer n'a rien de plus affreux.
A la fin je me lasse :	Qu'on me fasse sur la place
Sur le champ conduits-moi :	Plutôt périr cent fois,
Obéis, obeis à la loi.	Qu'obeir à la loi.

VALCOUR.

O Zulime! Zulime! se pourrait-il?...

SIGONIA.

Zulime sera conduite demain à l'Alphéa par le chef des Molacs.

VALCOUR, (*à part.*)

Hélas! quel parti prendre, pour l'arracher de [illegible] lieux?.... Oui, oui, c'est le seul moyen.

SIGONIA, (*à part.*)

Il me semble avoir vu ce jeune-homme quelque part. C'est lui, c'est ce français, que j'ai vu chez Dely.

VALCOUR, (*à part.*)

Mon parti est pris.... Je suis décidé!

SIGONIA, *l'abordant.*

Vous êtes décidé?

VALCOUR, *s'éloignant.*

Laissez-moi, laissez-moi.

SIGONIA.

Oh! je t'empêcherai bien de sortir : je te reconnais.

VALCOUR.

Dieu!

SIGONIA.

Ton trouble te trahit.... Pourquoi ce vêtement, qui n'est pas le tien? Tu avais cru que la loi te destinait Zulime.

VALCOUR.

Que voulez-vous dire?

SIGONIA.

Cesse de feindre, ton nom est Valcour.

VALCOUR.

Je suis perdu.

SIGONIA.

Je cours te dénoncer.

VALCOUR.

Arrêtez.

SIGONIA.

Tu m'as indignement rebutée.

VALCOUR.

Je vous en conjure, ne me perdez pas.

SIGONIA.

Point de grace.

VALCOUR, (*se jettant à ses pieds.*)

Au nom du ciel!

SIGONIA.

Je consens à me taire; mais à une condition....

A une condition, entends-tu?... Conduits-moi sur le champ au sommet de l'Alphéa.

VALCOUR.

Quelle extrémité!

SIGONIA.

Tu balances! je vais parler.

VALCOUR.

Cruelle alternative!

SIGONIA.

Il n'y a point d'alternative.

VALCOUR, (*après avoir considéré Sigonia.*)

O Dieu des prodiges!

SIGONIA.

Eh bien?

VALCOUR.

Je me résigne. (*Il va pour l'emmener.*) Que signifie ce grand bruit?... On vient....

SCENE XIV.

Les Mêmes, LES MOLACS.

Le Grand MOLAC.

ARRÊTEZ cet étranger impie.... Malheureux! ne compte plus nous échapper.... Qu'on amène Zulime.

MATHAN.

On est allé la chercher.... Mais par quel moyen, Grand Molac, avez-vous découvert?....

Le Grand MOLAC.

Je viens de voir Ibrahim dans sa prison ; convaincu de son innocence, j'ai couru interroger Zulime, et ce qu'elle m'a dit, m'a prouvé que c'est ce miserable qui se nomme Valcour.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, ZULIME.

Le Grand MOLAC.

APPROCHEZ, Zulime. N'est-ce pas là ce français dont vous m'avez parlé ?

ZULIME.

Oui, Grand Molac.

VALCOUR.

Malheureuse !

FINALE.

LE CHŒUR.

Le voilà convaincu.

VALCOUR.

Je suis perdu, je suis perdu.

LES MOLACS.

Quelle audace criminelle !
Tu mourras, chien d'infidèle.

SIGONIA, ZULIME.

Il est perdu, il est perdu.

Le Grand MOLAC.

Qu'on le traîne au suplice.

VALCOUR.	SIGONIA.	ZULIME.
Au supplice !	Au supplice !	Quelle injustice !

LES MOLACS.

Un étranger, un profane avec nous?
Qu'on le punisse, qu'on le punisse.

SIGONIA.

Ah ! comme ils sont en courroux !

VALCOUR.

Comment échapper à leurs coups?

ZULIME, (*au Grand Molac.*)

Zulime tombe à vos genoux :
Que ce soit moi, moi seule qui périsse,
Et le trépas me sera doux.

Le Grand MOLAC.	LES MOLACS.
Que demain, au point du jour, Il soit pendu dans la grand- cour.	Tu verras, chien d'infidèle, Si c'est une bagatelle Que de se moquer de nous.
ZULIME.	VALCOUR.
Je suis la seule criminelle.	Non, non, tu n'es point criminelle.
SIGONIA.	LES MOLACS.
Ah ! je le plains autant qu'elle Et je n'ai plus de courroux.	Tu verras, chien d'infidèle, Si, etc.

(*On l'arrache des bras de Zulime et on l'entraîne. Sigonia et Zulime ne sortent pas du même côté que les Molacs.*)

ACTE III.

Le Théâtre représente un Local agreste, à gauche une espèce de Château-fort, où l'on entre par un pont-levis. Nuit profonde.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, UN OFFICIER ET DES SOLDATS FRANÇAIS.

FRONTIN.

SERIONS-NOUS accourus trop tard ? Je tremble que ces barbares .... comme ils nous ont répondu ; vous réclamez, en vain, cet audacieux étranger, il va périr.

L'OFFICIER.

Comment as-tu sçu que cet Ibrahïm, dont Valcour avait pris le nom, était arrivé au temple ?

FRONTIN.

J'avais accompagné mon maître hier soir jusqu'auprès du couvent ; à mon retour, je rencontre un jeune Persan qui s'y rendait : je le questionne, c'était Ibrahïm : jugez, si j'ai dû m'allarmer. J'employai ruse et mensonge, pour dissuader cet Ibrahïm de continuer sa route ; mais je ne pus y parvenir. Je croyais, au moins, qu'en venant réclamer mon maître

sur le champ, on serait intimidé de nos menaces et qu'on nous le rendrait. Point du tout.

L'OFFICIER.

Voyons s'il n'y aurait pas moyen de pénétrer là-dedans, sans livrer d'assaut, et de les faire tomber dans quelque piège. (*Il rode avec ses soldats au-tour du château-fort.*)

FRONTIN.

Mon pauvre maître ! quelle doit être en ce moment sa situation ? au fond d'un cachot, sans doute, en attendant la mort ?.... mais aussi, quelle imprudence ! je le lui disais bien .... votre tentative est folle... Ah, chien d'amour, que de sottises tu as fait faire aux hommes ! .... et aux femmes donc !... Je lui donnais un bon remède pour se guérir de sa passion ; un remède dont je me suis bien trouvé dans plus d'une occasion : il n'a pas voulu m'écouter. Je lui disais : buvez, buvez, pour vous distraire. Quand on a bu largement, on dort profondément ; et quand on dort, plus de chagrins.

RONDO.

A tous les maux qu'ici-bas on endure,
Sommeil paisible est un beaume divin ;
Boire et dormir, voilà, je vous assure,
Les plus grands biens du pauvre genre humain.
Si, regrettant une amante parjure,
A votre cœur la raison parle envain :
Buvez, amis, dormez sur la blessure
On est guéri du soir au lendemain.

L'homme murmure au sein de l'indigence,
De son étoile il maudit la rigueur.
Ah! croyez-moi, ce n'est pas l'opulence,
C'est le repos qui donne le bonheur.
Que sert l'argent à l'avare qui veille,
Toujours tremblant, auprès de son trésor ?
L'or enterré ne vaut pas ma bouteille,
Quand je l'emplis, pour la vuider encor.

SCÈNE II.

Les Mêmes, VALCOUR, FRONTIN

VALCOUR, (*au haut des murs de la forteresse.*)

PAR où m'enfuir ? nulle issue !

FRONTIN.

Quelle est cette voix ?

VALCOUR.

A quoi sert de m'être échappé de ma prison?

FRONTIN.

C'est mon maitre.

VALCOUR.

O ma Zulime ! comment t'arracher de leurs mains?

FRONTIN.

C'est lui... C'est lui. Mon maître ! mon maître !

VALCOUR.

Qu'entends-je ! est-ce toi, Frontin ?

FRONTIN.

Moi-même.

VALCOUR.

Ah! je t'en conjure, aide-moi à sortir de ce lieu.

FRONTIN.

Tous vos soldats sont ici.... mes amis ! mes amis !

SCÈNE III.

Les Mêmes, L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

VALCOUR.

O mes libérateurs !

L'OFFICIER.

Nous allons te jetter des cordes.

FRONTIN.

Et ce fossé, ce maudit fossé !....

L'OFFICIER.

Nous pouvons le combler, et nous escaladerons le mur.

VALCOUR.

N'essayez point de pénétrer dans cette enceinte, vous n'y parviendriez pas. Les Molacs vous appercevant, hâteraient l'instant de mon supplice..... Juste ciel ! je les vois qui me cherchent : ils sortent de ma prison, ils viennent de ce côté.

FRONTIN.

Quelle extrémité !

VALCOUR.

Je vais être repris.

FRONTIN.

Cachez-vous derrière la tourelle et restez immobile.... Mes amis, j'imagine un moyen sûr de le sauver..... Silence, silence.

L'OFFICIER.

Quel moyen !

FRONTIN.

Laissez-moi faire, cachez-vous tous.... vîte, vite..... (*On se cache.*)

SCENE IV.

Les Mêmes, LE GRAND MOLAC, MATHAN, AZAEL, etc.

Le Grand MOLAC, (*au haut du fort, avec un flambeau.*)

IL n'a pu s'échapper par cet endroit-ci.

MATHAN.

Je parie qu'il est encore dans la maison; mais, dans le cas qu'il se fût évadé, donnons toujours, par précaution, le signal d'allarme aux habitans du voisinage. (*On donne du cor, ou l'on sonne une cloche suspendue à la tourelle.*)

FRONTIN, (*il est couché contre le parapet du fossé.*)

Ah! je me meurs, hélas! hélas!

Le Grand MOLAC.

J'entends des cris.

FRONTIN.

Hélas! hélas!

Le Grand MOLAC.

Quelqu'un gémit.... ne l'entendez-vous pas?

FRONTIN.

La douleur va finir ma vie;
Grand Dieu! j'implore ta bonté.

MATHAN.

C'est ce français, je le parie,
Du haut en bas il s'est précipité.

FRONTIN.

Ahie, ahye, ahyee,
J'ai la tête en capilotade.

Le Grand MOLAC.

Descendons, descendons,
Nous le ramenerons. (*Ils descendent.*)

VALCOUR.

Bravo! Frontin, nous les prendrons,
Ils vont tomber dans l'embuscade.

FRONTIN.

Grand saint Thomas, grand saint Mathieu,
recommandez mon âme à Dieu.
Ahye, ahye, ahye.

(*On baisse le pont-levis, Frontin s'éloigne du parapet avec lenteur.*

Le Grand MOLAC.

Où donc est-il ? je ne l'apperçois pas.

FRONTIN.

Hélas ! hélas ! hélas !

AZAEL.

C'est, je crois, de ce côté-là.

MATHAN.

C'est, je crois, de ce côté-ci.

Le Grand MOLAC.

(*Il saisit Frontin vers le milieu de la scène.*)

Je le tiens, le voici.

FRONTIN.

A moi ! soldats, à moi ! (*Les soldats accourent.*)

Le Grand MOLAC.

Des soldats ! des soldats !

FRONTIN.

Ils ne nous échapperont pas.

CHŒUR DE SOLDATS.	CHŒUR DE MOLACS.
Non, non, vous n'échapperez pas.	Hélas ! nous n'échapperons pas

Le Grand MOLAC.

Téméraires ! vous osez porter la main sur le grand pontife de Jatab ?

FRONTIN.

Je me bats l'œil de ton pontificat.

MATHAN.

O Mahomet ! quelle indignité !

VALCOUR, *accourant.*

Ton Mahomet ne te sauvera pas. (*Il prend le sabre d'un soldat.*) Venez, arrachons de ces lieux toutes les victimes de ces vils imposteurs. (*Frontin et quelques soldats le suivent.*)

SCÈNE V.

LES MOLACS ET QUELQUES SOLDATS.

Le Grand MOLAC.

AUDACIEUX français ! le ciel nous vengera.

L'OFFICIER.

Le ciel est offensé de ton hypocrisie. Est-ce lui, malheureux ! qui t'ordonne d'insulter à la nature et d'outrager la pudeur ?

Le Grand MOLAC.

De quel droit un étranger vient-il se mêler parmi nous ?

L'OFFICIER.

Il n'a pas voulu livrer à tes profanations l'innocence et la beauté : était-ce un crime qui méritât la mort ?

SCENE

SCENE VI.

Les Mêmes, VALCOUR, ZULIME, SIGONIA, etc.

VALCOUR.

VENEZ, belle Zulime, venez.

FRONTIN, (*apportant Sigonia*)

Venez, belle Sigonia, la perle du canton.

SIGONIA.

Dieu soit loué ! je crois qu'on nous enlève.

MAMMUD.

Généreux européens, sans vous, Mammud périssait au fond de sa prison.

ZULIME.

Où me conduisez-vous ? je veux être ramenée à mon père.

VALCOUR.

Je vous jure de vous remettre entre ses bras.

ZULIME.

Eh bien, partons. Quel bruit se fait entendre ?

FRONTIN.

Des gens accourent, ils sont armés.

Le Grand MOLAC.

Le ciel est juste, vous expierez votre crime.

VALCOUR.

Placez ces Molacs sur la première ligne. Mort au premier qui tentera de s'échapper. (*Les soldats se mettent en bataille.*)

SIGONIA.

Encore un contre-tems : je ne serai pas enlevée.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, DELY, TROUPE DE PERSANS *armés*.

MAMMUD, (*au milieu de la scène.*)

PERSANS, qu'allèz-vous faire ? pour l'intérêt de qui venez-vous sacrifier vos jours ?

DELY.

Ma fille, en leur pouvoir ! des prêtres de Jatab, captifs ?

MAMMUD.

Ils en ont déshonoré le caractère.

Le Grand MOLAC.

Persans, n'écoutez point ce malheureux.

MAMMUD.

Lâche hypocrite ; on connaitra ta perfidie.

DELY.

Expliquez-vous.

MAMMUD.

Ne m'obligez pas à revêler toutes ses turpitudes : apprenez seulement que, pour avoir eu le courage de les lui reprocher, il m'avait précipité dans le fond d'un cachot.

DELY.

Se pourrait-il ?

MAMMUD.

Qu'il vous dise pourquoi, depuis plus d'un mois, il retient ici des Jatabites captives, quand la loi ne leur prescrit qu'une retraite de trois jours !

SIGONIA.

Et moi, qu'ils ont toujours refusée, demandez-leur pourquoi. J'attends mon tour depuis trente-cinq ans : n'est-ce pas une indignité ?

DELY.

O les imposteurs ! comme ils nous ont abusés ! nous n'en voulons plus : emmenez-les en France.

FRONTIN.

Belle cargaison vraiment ! nous n'en avons déjà

que trop de ces corsaires d'amour, qui n'ont que les femmes des autres. Chassez-moi cette canaille.... Allons, housse, housse. (*Les Molacs s'enfuient.*)

SCENE VIII *et dernière.*

LES FRANÇAIS, ZULIME, etc.

DELY.

VIENS, ma fille, viens; ne restons pas plus long-tems ici.

VALCOUR.

Pourquoi veux-tu nous séparer? J'aime ta fille; consens à nous unir.

DELY.

A condition que tu demeureras avec moi, pour m'aider à cultiver mon champ!

VALCOUR.

Ton champ! il peut à peine te fournir le nécessaire. Viens avec moi, tu n'auras pas besoin de travailler et tu vivras dans l'opulence.

DELY.

Je vivrai dans l'opulence, sans travailler! oh! je te suis, mon garçon, je te suis.

SIGONIA.

Je veux aussi m'en aller avec vous ; je suis sûre qu'en France on me rendra plus de justice.

FRONTIN.

En France, aimable Sigonia !.... c'est à qui vous aura. Vous serez assiégée...... Ici l'on est déshonoré d'épouser une femme sans expérience....... eh bien, là-bas, c'est après celles-là que nous courons ; mais, malheureusement, nous arrivons presque toujours trop tard.

VAUDEVILE.

FRONTIN.

Un époux se couvre de blâme,
De déshonneur dans ce canton,
Quand c'est lui qui donne à sa femme
D'amour la première leçon ;
Si cet usage, un jour en France,
Allait aussi s'accrediter,
Il est peu de maris, je pense,
Qu'il fallût réhabiliter.

SIGONIA.

Puisqu'on suit un usage, en France,
Tout autre que dans ce pays,
Et qu'il faut trésor d'innocence
Pour trouver plutôt des maris,
Vîte, emmenez-moi, je vous prie,
Que je ne perde plus mon tems,
J'enrichirai votre Patrie
De mon trésor de cinquante ans.

DELY.

Ma femme alla, jadis, au temple,
Il est bien clair, par conséquent,
Qu'à plusieurs, qu'ici je contemple,
Je ressemble parfaitement.
Qu'importe, au reste, qu'on nous fronde,
Laissons circuler la beauté;
Le soleil luît pour tout le monde,
Sans rien perdre de sa clarté.

VALCOUR.

Qu'un Molac désire qu'on l'aime,
Puisqu'il est homme, j'y consens: